

ACADÉMIE DE NANCY

SÉANCE

DE

RENTRÉE DES FACULTÉS

ET DE

L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE PHARMACIE

DE NANCY

LE 8 NOVEMBRE 1894

UNIVERSITÉ DE NANCY

ACADÉMIE DE NANCY

RENTÉE SOLENELLE
DES FACULTÉS

ET DE

L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE PHARMACIE

DE NANCY

NANCY

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE DE L'EST

Rue Saint-Dizier, 51

—
1895

DISCOURS

PRONONCÉ

Par M. SOURIAU, Professeur à la Faculté des Lettres

A LA SÉANCE SOLENNELLE DE RENTRÉE DES FACULTÉS

Le 8 Novembre 1894

MESDAMES,
MESSIEURS,

Ce que vous attendez, j'en suis sûr, du professeur désigné pour prendre la parole en cette séance de rentrée, ce n'est pas une stérile parade d'éloquence : ce sont des paroles sérieuses, où il affirme quelque'une des idées qui dans son enseignement lui tiennent le plus au cœur ; c'est un acte de propagande et de conviction. Pour moi, Messieurs, s'il est une idée que je voudrais pouvoir semer à pleines mains, c'est bien celle-ci : que l'homme, par ses seules forces, par le seul attrait d'un idéal qu'il a conçu lui-même, peut et doit s'élever à la vie supérieure et désintéressée, et que cette ascension spontanée est le but même de la vie.

Le but de la vie ! C'est la question d'intérêt suprême. Tant que nous n'y aurons pas nettement répondu, nous vivrons au hasard, sous l'impulsion des instincts, des coutumes, de l'opinion courante dont nous suivrons

tous les remous. Nous irons d'une fin à l'autre, sans savoir pourquoi, par entraînement de jeu, comme l'enfant qui lance et relance sa balle devant lui, comme le jeune chien affolé par le vent qui happe l'une après l'autre les feuilles tourbillonnantes, aussi ardents à la poursuite, aussi indifférents à la frivolité du but. Le but de la vie ! Il semble que sur un pareil sujet tout homme devrait avoir au moins son opinion toute faite, bien arrêtée après mûre délibération. Et pourtant, qui de nous s'est donné une journée seulement pour y réfléchir ? Si parfois nous y pensons, ce n'est que par accident, dans la réaction qui suit une grande joie, au cours d'une promenade solitaire, dans une heure d'insomnie ; nous ne sommes pas sur nos gardes, nous ne songeons pas à nous payer de mots : notre pensée, abandonnée à elle-même, descend la pente de la rêverie, et peu à peu s'enfonce aux questions graves que nous avons écartées jusque-là comme importunes. Nous parcourons du regard notre vie écoulée, et nous demandons si vraiment elle valait la peine d'être vécue. Que me reste-t-il de mes joies ? A quoi ont abouti mes travaux ? Que suis-je venu faire dans ce monde ? J'ai bien encore devant moi quelques années à vivre. A quoi bon ? Quand j'aurai fait ceci ou cela, il me faudra tout quitter. Et devant cette perspective du terme fatal, tous nos rêves, tous nos espoirs, toutes nos ambitions nous semblent quelque chose de si creux, de si vain, que nous les prenons en pitié. Allons, il ne faut pas trop regarder au fond des choses. Tout cela est trop décourageant, n'y pensons plus !

Pensons-y, au contraire ! Recueillons-les, ces pensées de solitude qui nous mettent malgré nous en présence de la réalité ! Allons jusqu'au bout de nos doutes, nous retrouverons la foi ! Quand nous aurons écarté les illusions qui nous voilaient notre véritable fin, quand nous

aurons bien établi ce que nous demandons à la vie et ce qu'elle peut nous donner, nous reprendrons notre élan. Ici la vérité, quelle qu'elle soit, ne peut être décourageante. Nous la reconnaitrons même à ce signe, qu'elle devra nous reconforter. Ce que nous cherchons, c'est le meilleur emploi que nous puissions faire de toutes nos énergies. Comment ne se réveilleraient-elles pas, quand nous aurons trouvé ?

Notre première tâche, notre premier bien, notre première joie est assurément de vivre. La vie pour elle-même, la vie toute simple absorbe déjà la plus grande partie de l'activité humaine. Depuis le jour où nous avons été conçus, nous avons travaillé, de toutes les forces inconscientes de notre être, à nous organiser sur le type de notre espèce, jusqu'à la complète et magnifique efflorescence de la puberté. Et puis de nouveau le tout puissant instinct vital s'est emparé de nous ; il nous a fait rêver de fécondes amours ; il veut qu'avant de disparaître de ce monde nous transmettions l'existence et la multiplions dans des êtres semblables à nous. Ainsi les générations se succèdent, se passant de l'une à l'autre l'inextinguible flambeau. Quand je n'aurais fait que de devenir homme, de gagner laborieusement ma vie et de mettre mes enfants en état de vivre à leur tour, aurai-je vécu en vain ? Oui, si ce n'est rien qu'une créature animée ; oui, s'il est indifférent qu'il y ait ou non des vivants sur la terre. Mais nous ne pouvons nous arrêter à cette pensée. Nous faisons plus que de comprendre ce que vaut la vie, nous le sentons, à l'orgueil qui nous enivre quand elle fermente et bouillonne en nous, à l'angoisse qui nous saisit quand elle menace de se tarir. Vivons donc ! Livrons-nous avec confiance, avec allégresse à cette force mystérieuse qui nous porte à l'existence ; et quelle que soit notre destinée, que notre passage en ce monde ait été long ou court, que nous ayons mar-

ché dans les voies faciles ou dans les rudes sentiers, estimons-nous encore favorisés d'avoir vécu !

D'où vient pourtant que quelque chose en nous proteste contre cette simple acceptation de la vie ? Si l'existence telle que la nature nous la fait, avec ses rayons et ses ombres, est par elle-même un si grand bien, pourquoi ne faisons-nous que nous y résigner ? C'est que les joies mêmes qu'elle nous apporte nous ont rendus exigeants. Chemin faisant nous avons rencontré le plaisir, nous y avons goûté, et maintenant nous trouvons le reste sans saveur. Nous ne voulons plus seulement vivre, nous voulons être heureux. Et pourquoi non ? Laissons de côté les phrases de convention. Il faut que cette recherche soit tout à fait sincère, si nous voulons qu'elle donne quelque résultat pratique.

La nature, dit-on, n'a pas fait du plaisir un but, mais un simple stimulant ; elle l'attache aux actes utiles à la conservation de l'individu ou de l'espèce, pour mieux nous conduire à ses fins ; chercher le plaisir pour lui-même, c'est aller contre ses intentions. Je ne vois pas pourquoi les intentions de la nature, à supposer que la nature ait des intentions quelconques, me seraient sacrées. Je ne me sens nullement obligé d'accepter en bloc la destinée qu'elle m'offre, je puis en prendre et en laisser, faire mon choix entre le meilleur et le pire. — On a essayé d'attacher au seul mot de bonheur une idée de réprobation, comme s'il était impossible de vouloir être heureux en ce monde sans s'abandonner aux pires excès. On nous montre les hommes se ruant avec un égoïsme féroce à la poursuite du plaisir, se disputant les lambeaux de cette misérable proie ; voilà, dit-on, où nous mènerait la morale utilitaire. L'humanité a longuement vécu sur cette morale, et n'en a nullement tiré de telles conséquences. Elle s'est bien plutôt convaincue, tous les dictons populaires en font foi, que la vie nous serait into-

lérable à tous, si nous n'y mettions chacun un peu de sagesse, d'honnêteté, de bienfaisance. N'est-ce pas assez des maux inhérents à notre condition sans y ajouter l'acrimonie, l'envie, la haine, la fraude, la violence et la dépravation ? Si seulement tous les hommes s'entendaient pour aller ensemble au bonheur, au véritable bonheur, ce serait déjà bien beau ! — Soit, nous dit-on enfin. Poursuivez-le, mais vous ne l'atteindrez pas. Au fond de tous vos plaisirs il n'y a qu'amertume. Toutes vos joies sont brèves. Quand vous éprouvez quelqu'un de ces grands bonheurs qui vous mettent en extase, interrogez-vous, demandez-vous ce que vraiment vous éprouvez, vous ne trouverez plus rien. Et c'est à cette chose subtile, imaginaire, décevante que vous vous attacheriez pour la vie ? Je répondrai que si la parfaite félicité n'est pas de ce monde, il est des plaisirs bien réels, des joies que parfois la vie nous apporte et que nous devons savourer d'autant mieux qu'elles ne reviendront plus, un bonheur humain auquel nous pouvons prétendre sans trop d'ambition. Il y a sur la terre des hommes qui sont contents de leur sort. Leur direz-vous qu'ils se trompent ? Ils sont vraiment heureux puisqu'ils croient l'être. Ne leur ôtez pas leur illusion. Si notre bonheur est comme la bulle légère, aux féeriques couleurs, qui s'évanouit dès qu'on la touche du doigt, eh bien n'y touchez plus !

On aura beau dire et beau faire, on n'empêchera jamais les hommes de rechercher dès cette vie ce qu'ils se représenteront comme le bien suprême. Le courant qui porte en ce sens l'humanité est trop large et trop puissant pour qu'on l'arrête en le barrant de la main. Pourquoi les moralistes qui s'évertuent à nous parler du bonheur comme d'un fruit défendu ont-ils tant de peine à nous persuader ? C'est qu'au fond ils ne sont pas bien convaincus eux-mêmes qu'il y ait rien de meilleur. Attendez, nous crient-ils. N'allez pas si vite ! Ne pré-

tendez pas trop tôt à la béatitude ! Efforcez-vous seulement de la mériter dans ce monde, elle vous sera donnée dans l'autre ! Ils en font donc, eux aussi, leur suprême idéal. Dès lors toutes leurs prédications resteront sans effet. Si le souverain bien est le bonheur, n'est-il pas non seulement plus sûr, mais plus sage et vraiment plus moral de le rechercher dès maintenant ?

Toute la question est de savoir s'il n'est pas un bien supérieur, un bien tel qu'il nous suffise de le connaître pour le mettre au-dessus de tout, même dans la vie présente et quelles que soient nos croyances dans l'au-delà.

Ce bien, l'élite de l'humanité commence à l'entrevoir et à faire effort pour s'y élever : c'est la vie pour l'idéal, c'est l'activité désintéressée qui se prescrit une tâche uniquement parce qu'il serait noble et beau de l'accomplir. Toutes nos facultés se sont sans doute exercées d'abord dans un sens utilitaire, pour subvenir aux nécessités de la vie et à notre besoin de bonheur. C'est dans l'intérêt de mieux en mieux entendu qu'on trouverait l'origine de l'industrie, des arts, des sciences, de nos premières idées morales. Mais peu à peu nous nous sommes épris de notre œuvre, et nous l'avons continuée pour elle-même, quand depuis longtemps nous avions dépassé le but que nous nous étions proposé tout d'abord. Ici encore, de ce qui n'était à l'origine qu'un moyen, nous nous sommes fait une fin. — On s'est demandé si les progrès dont nous sommes si fiers avaient contribué beaucoup au bonheur de l'humanité et valaient l'effort qu'ils nous coûtent. La science, en nous mettant sous les yeux le monde tel qu'il est, nous a ôté bien des illusions. A force d'affiner notre goût, nous nous sommes fait de l'élégance un besoin. L'industrie a fait pénétrer l'aisance et même le luxe dans les classes autrefois condamnées à l'existence la plus parcimonieuse ; grâce à la rapidité

des transports et des moyens de correspondance, les hommes se sont rapprochés les uns des autres ; dans le grand organisme social, la circulation est plus rapide, la vie de relation plus développée. Nous vivons sous un régime mieux équilibré, dont les inégalités trop choquantes ont disparu. En sommes-nous plus heureux ? Nos pères avaient moins de ressources que nous : ils se tenaient pour satisfaits à meilleur compte. Dans cette société si mal organisée, il y avait moins de mécontents que dans la nôtre. A chaque progrès que nous avons fait, nos exigences ont grandi. Nous voilà bien avancés ! — Cela est vrai, Messieurs, la somme du bonheur humain ne s'est guère accrue. Mais nous avons avancé pourtant, car notre but n'était pas de nous faire l'existence la plus agréable. Cette vie que nous menons, plus compliquée, plus inquiète, plus exigeante, nous rapproche de notre véritable fin, car elle nous fait croître en valeur. Nous n'envions pas le bien-être du mollusque attaché à sa roche dans l'eau tiède de la mer, ni même l'insouciance de l'homme de plaisir qui se promène à travers la vie, en cueillant les fleurs au passage. Nous voulons affirmer notre dignité d'hommes, notre génie. Que l'humanité soit heureuse, cela lui est presque indifférent, pourvu qu'elle soit grande et belle. Son idéal n'est pas la béatitude, une sorte de satiété délicieuse, un paradis de paresse. C'est un idéal d'activité désintéressée, de vie intense et noble, de haute moralité. Déjà beaucoup d'entre nous se contentent, pour se vouer à cette tâche, d'une récompense vraiment dérisoire, d'une fortune médiocre, de quelques applaudissements, d'un beau discours sur leur tombe. On peut dire que, s'ils veulent encore être payés, c'est pour la forme. La moralité d'un homme peut se mesurer aux compensations qu'il exige pour faire son devoir. Les pires ouvriers sont ceux qui veulent être le plus

payés. Les meilleurs ne songent guère à leur salaire. Ils travaillent. On doute que l'homme soit capable de ce désintéressement absolu : il faut n'avoir jamais regardé autour de soi pour poser la question. Le savant qui s'acharne à la solution d'un problème ne se demande pas quel profit il en peut retirer : il veut faire avancer la science. L'artiste se tourmente à nous imposer sa vision du beau, parce qu'il croit que c'est la vraie. Au-dessus d'eux encore, il est des hommes, des femmes de devoir, cœurs dévoués, âmes vraiment saintes, toujours prêtes au sacrifice, qui se sont fait du renoncement même un idéal. Ne leur demandez pas, à ceux-là, si la vie qu'ils mènent vaut vraiment la peine d'être vécue. Ils n'ont qu'une crainte, c'est de succomber à leur tâche avant de l'avoir achevée.

Ce progrès ne s'est pas fait, bien entendu, par une ascension générale et continue. Les grands, les forts, les dévoués en ont pris l'initiative, et par leur exemple ont entraîné les hésitants à leur suite. Il y a eu des élans, mais aussi des reculs. Il s'en faut aussi de beaucoup que tous les hommes aient encore leur part de ces biens supérieurs, et en soupçonnent même le prix. Nous commençons à comprendre, nous les privilégiés, qu'il y a quelque chose de fondé dans les doléances des classes laborieuses, et que des réformes sociales s'imposent comme une œuvre de réparation et de justice. Mais pourquoi les déshérités de la fortune sont-ils vraiment à plaindre ? Est-ce seulement parce qu'ils ne participent pas à nos plaisirs ? C'est surtout parce qu'ils ne participent pas à notre vie morale. Le savoir, la haute culture, et cette fleur de sentiments qui ne s'épanouit que dans la sérénité de l'âme, tout cela est pour nous. Dans leur existence précaire, restreinte, besogneuse, il n'y a pas de place pour l'idéal. Voilà la grande injustice qui doit être réparée. Ce que je vois de plus admirable dans le

grand mouvement religieux qui a un instant emporté l'humanité, c'est le besoin qu'ont éprouvé les hommes de s'unir dans la vie idéale. Le triomphe de la charité chrétienne, ce n'est pas d'avoir répandu des aumônes ; c'est d'avoir fait pénétrer un rayon de vérité dans les âmes les plus obscures, d'avoir mis la beauté à la portée des plus humbles, d'avoir rappelé à tous qu'il est un bien de l'âme, supérieur à tous les biens matériels. Cette tâche serait aujourd'hui à reprendre. Elle est bien faite pour tenter tous les hommes de bonne volonté.

Travaillons donc en ce sens, aucun de nos efforts ne sera perdu. Si débordante que soit notre activité, vous le voyez, Messieurs, elle trouvera toujours une tâche qui pourra l'absorber tout entière. Si débile qu'elle soit, nous trouverons encore à l'employer. Nous ne pouvons tous être des génies, des héros, des saints. Mais nous pouvons tous chercher à développer en nous les hautes facultés de l'homme, les exercer en les appliquant à quelque œuvre positive qui demande de l'intelligence, de la volonté et du cœur. Si nous ne pouvons prendre sur nos occupations pour songer à l'idéal, prenons sur nos loisirs : ce serait quelque chose déjà, que d'avoir des distractions élevées, et dignes d'un homme. Donnons moins au confort matériel, un peu plus aux choses de l'esprit. Quand notre condition serait la plus humble, nous rendrons service à la communauté, si seulement nous prenons notre métier à cœur et nous acquittons en conscience de nos devoirs professionnels. Enfin, chacun selon nos forces, essayons de nous mettre au-dessus de la vie vulgaire, égoïste, intéressée. A chaque pas que nous aurons fait dans cette direction, nous sentirons en nous comme un élan qui nous portera plus loin ; et c'est bien là le signe que nous cherchions, le signe réconfortant qui doit nous avertir que nous tou-

chons au but. Ne nous renfermons pas en nous-mêmes, faisons quelque chose, si peu que ce soit, par dévouement au bien, et nous ne douterons plus : le but de la vie humaine, le voilà !

En ce moment, Messieurs, la question de l'enseignement moral est à l'ordre du jour, et c'est un bon signe, puisque nous avons des convictions à répandre. Que faut-il dire à la jeunesse, si nous voulons qu'elle nous suive dans la voie que nous venons de nous tracer ? Cela dépend de ce qu'il reste à lui apprendre. En cette matière, il faut être pratiques. Ne demandons pas le désintéressement suprême à qui ne met encore rien au-dessus de la simple jouissance ! Ne nous attardons pas non plus à prêcher des convertis ! L'essentiel est d'élever chacun le plus haut possible, de lui proposer un but supérieur à celui qu'il a déjà conçu.

Je suppose que je m'adresse à des jeunes gens déjà parvenus à ce niveau moyen de moralité qu'on pourrait appeler une bonne honnêteté bourgeoise, décidés à faire sagement leur chemin dans ce monde et à jouir paisiblement de la vie sans nuire d'ailleurs à personne. Je leur dirais : « Prenez garde. Si vous n'avez d'autre souci que de faire comme tout le monde, vous resterez médiocres ! Ne voyez-vous donc rien de supérieur à la vie paisible et confortable, à l'intérêt bien entendu ? » Mais je m'adresse à vous, Étudiants, qui sortez déjà d'une élite sociale, qui êtes appelés, dans toutes les carrières où vous vous engagerez, à exercer une action dirigeante. Vous avez trop d'intelligence, trop de cœur pour ne pas comprendre de vous-mêmes que vous aurez une mission à remplir. Vous vous promettez, n'est-ce pas, quand vous entrez dans la mêlée de la vie, de vous y conduire en vaillants, de vous dévouer à tout ce que vous croyez vrai, beau et juste, et d'achever ainsi le relèvement de la patrie ! Vous qui êtes l'avenir, vous vous êtes juré de

valoir mieux que nous ! C'est bien. Mais ce qui serait mieux encore, et voilà ce que je tiens à vous dire, ce serait de ne pas remettre vos plus hautes résolutions à plus tard. Si ces beaux rêves ne sont pas seulement un moyen de vous mettre en paix avec votre conscience, si vous êtes décidés vraiment à vivre pour l'idéal, faites-le dès maintenant ! Quelle plus belle occasion trouverez-vous de le faire ? Ce que nous vous offrons, c'est l'enseignement supérieur. Ce que nous vous demandons, c'est de faire pour la vie provision de savoir, de méthode, de belles idées, de principes élevés, de convictions morales. Cela vaut bien un effort de quelques années. Ne vous contentez pas d'être assidus à son cours, de vous laisser guider docilement dans vos études, comme si votre seul but était d'obtenir de nous un diplôme, vous résignant au travail, mais dépensant votre sève ailleurs. C'est à vos études mêmes que vous devez votre fougue de jeunesse. Que ceux d'entre vous qui se sentent le feu sacré se rapprochent, unis par cette sympathie mystérieuse qui fait aller l'une vers l'autre les âmes généreuses, et s'entendent pour rompre avec les habitudes triviales, les routines, les paresseuses, pour vivre sans faux respect humain d'une vie active, intelligente et morale. N'attendez pas que nous vous apportions la bonne parole, réclamez-la de nous, interrogez, discutez, vivez pour votre compte, et obligez-nous ainsi à vivre davantage nous-mêmes, à élever encore notre enseignement pour le mettre à la hauteur de vos exigences ! C'est à cette condition seule que nous pourrons nous acheminer, d'un effort commun, vers cette vie d'activité laborieuse et désintéressée, qui doit être notre suprême idéal !
